THÉODORE DE BANVILLE 1823–1891

Camille, quand la Nuit t'endort

Camille, quand la Nuit t'endort sous ses grands voiles ;
Quand un rêve céleste emplit tes yeux d'étoiles ;
Quand tes regards, lassés des fatigues du jour,
Se reposent partout sur des routes fleuries
Dans le pays charmant des molles rêveries,
Camille, que vois-tu dans tes songes d'amour ?

Nous vois-tu, revenant par les noires allées,
Tous deux, donner des pleurs aux choses envolées
Que l'oubli dédaigneux couvre de flots dormants,
Ou dans le vieux manoir, au fond des parcs superbes,
Pousser de l'éperon parmi les hautes herbes
Les pas précipités de nos chevaux fumants ?

Dans les moires de l'eau dont l'azur étincelle,
Nous vois-tu laissant fuir une frêle nacelle
Sur le grand lac paisible et frémissant d'accords,
Où devant les grands bois et les coteaux de vignes,
Glisse amoureusement la blancheur des beaux cygnes,
Aux accents mariés des harpes et des cors ?

Moi, je vois rayonner tes yeux dans la nuit sombre,
Et je songe à ce jour où je sentis dans l'ombre,
Pour la première fois, de ton col renversé
Tombant à larges flots avec leur splendeur fière,
Tes cheveux d'or emplir mes deux mains de lumière,
Et ta lèvre de feu baiser mon front glacé.